UNIVERSITE D'ABOMEY CALAVI
(UAC)
**********oooooooo**********

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
(FASHS)
**********oooooooo**********

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE
(DPH)
**********oooooooo**********

MEMOIRE DE LICENCE

L'idée de bonheur dans *L'utilitarisme* de John Stuart Mill

REALISE PAR:

Sègbégnon Bertin ADI

Gbèmahouéfidé Nicolas HOUNGBEDJI

SOUS LA DIRECTION DE :

M. Paul Christian KITI

(Maître-Assistant /CAMES)

Jury :

Président : Dr. Kléber BONON (**M.A.**)

Rapporteur : Dr. Paul Christian KITI (**M.A.**)

Examinateur : Dr. Mathieu ACCROMBESSI (**A.**)

Mémoire soutenu le 26 / 07 / 2022

Sommaire

Sommaire 2

Remerciements 5

Résumé 6

Abstract 6

Introduction 7

Chapitre I : Présentation de l'auteur et clarification conceptuelle 8

Chapitre II : John Stuart Mill et sa conception du bonheur 15

Chapitre III : Portée et limites 27

CONCLUSION 38

Références bibliographiques 40

Table des matières 42

A

Mon père Dominique HOUNGBEDJI ;

Ma mère H. Mélanie OUSSOU.

A

Mon père Houngbèmè Jean ADI ;

Ma mère Houénasso SOUROU.

Remerciements

Ce travail est certes, le fruit de nos réflexions, mais son aboutissement n'a été possible qu'avec les contributions actives tant intellectuels, morales et affectives d'un certain nombre de personnes. Pour cela nous tenons, à témoigner nos profondes gratitudes et nos sincères remerciements à tous ceux qui de près ou de loin ont contribué à la réalisation de ce mémoire. Ainsi :

- Nous remercions notre directeur de mémoire, Monsieur Paul Christian KITI, qui, malgré ses occupations, a accepté de diriger ce travail.
- Nous remercions tous les enseignements du Département de Philosophie de l'UAC.
- Nous remercions tous les membres de la famille HOUNGBEDJI en l'occurrence les frères Martin HOUNGBEDJI et Xavier AGOUNMALO et tous les membres de la famille ADI en particulier les frères Benoit, Barthélemy HOUNGBEME, André GOGAN, pour leurs conseils, soutiens et encouragements.
- Nous remercions Jules AFFAGNON, Bernard KOUTON, Pierre NOUKPO, Didier BOKPE, Jérôme AFFEKOU et tous ceux qui ne sont pas mentionnés ici, pour leurs apports et suggestions.
- Nous remercions sincèrement Mme SENOU pour son soutien.

Résumé

Pour John Stuart Mill, le bonheur est la seule fin de l'action humaine. Tout le monde désire le bonheur et la promotion du bonheur est la pierre de touche qui permet de juger la conduite humaine. Pour Mill, ce qui fait la priorité des utilitaristes, c'est le bonheur général et non le bonheur personnel. Il écrit : « l'idéal utilitariste, c'est le bonheur général et non le bonheur personnel » (J.S.Mill, 2018, p.29). La vision utilitariste est d'assurer le bonheur du plus grand nombre en agissant à augmenter le plaisir et diminuer la douleur ; d'où la formule le plus grand bonheur du plus grand nombre. Pour atteindre ce bonheur collectif, il recommande que l'on cultive la vertu et développe autour de soi l'altruisme. Cette conception de Mill a été critiquée par un bon nombre de philosophes. Pour eux, l'intérêt qui sert de soubassement à la morale utilitariste est erroné. Car, l'intérêt est essentiellement personnel. De plus, la notion du bonheur ne fait pas unanimité. Le bonheur est toujours relatif. Ils pensent que le bonheur prôné par les utilitaristes est une chose difficile voire impossible à atteindre.

Mots clés : bonheur, bonheur général, bonheur personnel, plaisir.

Abstract

For John Stuart Mill, happiness is the only end of the human action. Everybody wants happiness and the promotion of happiness is the stone of key that permits to judge the human conduct. For Mill, what makes the priority of the utilitarians, it is the general happiness and no the personal happiness. He writes: "the ideal utilitarian, it is the general happiness and no the personal happiness ". The vision utilitarian is to assure the happiness of the biggest number while acting to increase the pleasure and to decrease the pain; from where the formula biggest happiness of the biggest number. To reach this collective happiness, he recommends that one cultivates the virtue and develop around oneself the altruism. This conception of Mill has been criticized by many philosophers. For them, the interest that acts as base to the moral utilitarian is erroneous. Because, the interest is essentially personal. Besides, the notion of happiness doesn't make unanimity. Happiness is always relative. They think that happiness extolled by the utilitarians is or even a difficult thing impossible to reach.

Key words: happiness, general happiness, personal happiness, pleasure.

Introduction

Dans la philosophie antique, le but de la vie humaine est le bonheur, fin parfaite et souverain Bien. Cependant, c'est une vision beaucoup plus pessimiste des choses que nous apportent bien souvent la pensée au XIXe siècle tout comme la réflexion moderne. Ainsi, les hommes cherchent à comprendre le bonheur. L'explication se situe le plus souvent sur le plan de la causalité efficiente et formelle, mais jamais elle n'a abouti à une conclusion de sa cause finale.

En effet, la question du bonheur hante la vie des hommes, ce qui les amène à poser des questions : pourquoi le bonheur ? Qu'est-ce que le bonheur ? Qui en est le principal responsable ? Est-ce Dieu, les hommes, la société, la nature ou les créatures bienheureuses ?

Si le bonheur préoccupe les philosophes, ce n'est ni par goût pour le facile, ni pas fascination pour la paresse. Mais en essayant de l'expliquer, il apparaît que c'est la notion même du bonheur qui devient problématique. Plusieurs philosophes ont abordé la question du bonheur notamment John Stuart Mill à travers l'*Utilitarisme, De la liberté*. Pour John Stuart Mill, méditer sur le bonheur, c'est combler un vide. Car la joie de l'homme est sommée à exister devant le mal. Méditer sur le bonheur, c'est chercher le mécanisme qui conduit au bonheur. C'est justement à cet exercice que se livre John Stuart Mill. En quoi consiste l'utilitarisme pour John Stuart Mill et comment permet-il de concevoir une morale fiable ? Peut-on toujours se fier à la morale utilitariste ? N'est-elle pas une illusion ?

Nous aborderons ces différentes interrogations en trois grands chapitres : le premier chapitre présente l'auteur et fait la clarification de certaines notions. Le second chapitre présente la conception de John Stuart Mill du bonheur dans *l'utilitarisme* et le troisième chapitre fait le point sur la portée et les limites de la conception de John Stuart Mill.

Chapitre I : Présentation de l'auteur et clarification conceptuelle

I-1 Présentation de John Stuart Mill

I-1-1 Vie de John Stuart Mill

John Stuart Mill est un philosophe, économiste et logicien anglais né à Londres en 1806. Il reçut de son père, James Mill (1773-1836), lui-même ami et disciple du philosophe et économiste (1748-1832), fondateur de l'utilitarisme, une éducation restée célèbre. Dès l'âge de trois ans, il suivit un cours d'étude très rigoureux, comprenant les langues anciennes, le français, la mathématique, l'histoire, la philosophie, l'économie, etc. James Mill voulait ainsi faire de son fils aîné, une machine à penser et en même temps son successeur en utilitarisme, mais ce programme intensif eut aussi pour conséquence, une grave crise nerveuse à l'âge de vingt ans. Mill découvre alors l'importance de la poésie romantique anglaise et allemande, qui l'ouvre à d'autres vues que l'utilitarisme strict, notamment à l'importance de la beauté et de la compassion.

La famille de Mill étant « non conformiste » sur le plan religieux, il peut avoir accès à Oxford ou Cambridge (alors réservée aux Anglicans), et gagna sa vie de 1822 en travaillant comme son père pour la compagnie des Indes Orientales. L'un des événements majeurs de sa vie est sa rencontre en 1830 avec Harriet Taylor, une féministe avec qui il engage une relation intellectuelle et sentimentale autorisée par son mari. Après la mort de ce dernier, Mill épouse Harriet Taylor en 1851. Il affirme dans son autobiographie qu'une grande partie de ses idées sont le fruit de ses discussions avec sa femme. Elle est de santé fragile et meurt en 1858 à Avignon, où elle est enterrée. Mill achète une maison près du cimetière, où il vit jusqu'à sa mort en 1873, avec une interruption entre ,1865 et 1868 pour siéger au parlement comme membre du parti libéral, défendant notamment le droit de vote des femmes.

Mill commença à écrire très tôt, mais ses œuvres majeures sont celles de la maturité : *Le système de la logique* (1843) ; *Les Principes d'économie politique*

(1848); *De la liberté* (1859); et l'*Utilitarisme* (2018). Il est enterré auprès de sa femme au cimetière de Saint-Véran, dans Vaucluse.

I-1-2 Présentation de l'ouvrage de l'auteur.

L'utilitarisme (2018) est un ouvrage philosophique de John Stuart Mill, rédigé en cinq (05) chapitres. Mill s'inspire de la morale de J. BENTHAM, fondateur de l'utilitarisme à la fin du XVIII^{e} siècle. Pour lui, la morale utilitariste repose sur le principe du plus grand bonheur pour tous. Autrement dit, une action est morale, c'est à dire utile, si et seulement si elle contribue globalement à augmenter le bonheur et ou à diminuer le malheur des êtres humains, et même de tous les animaux.

Nous avons subdivisé l'ouvrage en deux grandes parties : la première regroupe les chapitres 1 et 2 et a pour titre : la nature et l'importance philosophique du problème du Souverain bien et de la morale. Cette partie, présente quelques considérations sur le problème logique du fondement dans les sciences; elle a abordé précisément la question du bien et du mal et a montré notamment les faiblesses des diverses morales que Mill appelle « intuitionnistes », qui ont en commun de considérer que la distinction entre le bien et le mal est un fait inexplicable. Cette doctrine inclut selon lui, par exemple la morale kantienne fondée sur la raison et celle de Hume fondée sur le sens moral. Mill veut montrer que cette « théorie », c'est-à-dire l'utilitarisme, peut au contraire expliquer très précisément la distinction entre le bien et le mal. C'est ce qu'il va faire dans ce deuxième chapitre en répondant aux dix (10) objections que ses contemporains adressent à sa pensée.

La seconde partie regroupe les restes des chapitres du livre, où Mill abordera respectivement la question de savoir ce qui peut pousser un agent à respecter une règle morale, celle de savoir si et comment on peut prouver le principe de la morale utilitariste, et enfin celle du lien qui unit la justice et l'utilité.

I-2 : Clarifications conceptuelles

I-2-1 L'Utilitarisme :

Etymologiquement, l'utilitarisme vient du latin « utilitas » qui signifie en français « utilité », « avantage ».

Au sens philosophique, l'utilitarisme consiste à ramener la notion du bien à celle de l'utilité, à faire de l'intérêt le principe du droit et de la morale. C'est une morale conséquentialiste, évaluant une action (ou une règle) uniquement en fonction des conséquences escomptées. Elle appartient au spectre des doctrines hédonistes, mais à l'opposé de l'égoïsme, puisque visant le bien-être de tous et non d'un seul. Plaçant la raison à la source de ses jugements moraux, elle se distingue de toute morale idéaliste ainsi que de toute morale déontologique telle que celle de Kant. L'utilitarisme se conçoit comme une éthique devant être appliquée tant aux actions individuelles qu'aux décisions politiques et tant dans le domaine économique que dans les domaines sociaux ou judiciaires. Cette doctrine philosophique est représentée par les philosophes anglais Jeremy BENTHAM et John S. Mill, qui repose sur l'idée que le but de la société doit être le « plus grand bonheur du plus grand nombre », c'est-à-dire le total des plaisirs additionnés de chaque individu. L'utilitarisme fait de l'utilité le seul critère de la moralité et l'action est jugée bonne dans la mesure où elle est utile au plus grand nombre et contribue au bonheur de chacun. L'utile n'a donc pas de valeur en soi, mais seulement en tant que moyen visant une fin jugée bonne.

- **L'origine de l'utilitarisme**

Bien qu'on puisse en voir des prémices dans l'Antiquité, l'utilitarisme n'est réellement mis en place qu'à la fin du XVIIIe siècle à la suite d'un héritage des Lumières et d'une profonde influence de l'empirisme anglais. Le père de cette philosophie est Jeremy BENTHAM (1748-1832), qui s'inspira notamment de Hume et Helvétius. La philosophie utilitariste hédoniste telle qu'elle fut formulée par Bentham : le plus grand bonheur du plus grand nombre fut le point de départ des nombreuses versions de l'utilitarisme qui se sont développées aux XIX^{e} et XX^{e} siècles.

Ce fut aussi une rupture historique et progressiste prônant l'abandon de toute idée de droit naturel et de toute métaphysique englobante (aucune autorité suprême ne peut décréter ce qui est juste ou bon). C'est toutefois grâce à l'apport de John Stuart Mill (1806-1873) que l'utilitarisme devint une philosophie élaborée capable d'aborder dans les détails, les questions de politique, de législation, de justice, d'économie, mais aussi de liberté sexuelle, d'émancipation des femmes, etc.

- **Les principes de l'utilitarisme**

On trouve dans la littérature spécialisée de nombreuses façons de présenter l'utilitarisme moral, qui propose des listes plus ou moins synthétiques ou détaillées des principes fondamentaux de cette théorie morale. En nous inspirant de la présentation qu'en donne Mark Timmons (Timmons, 2002, p. 106), nous postulerons ici qu'il n'existe qu'un seul principe générique de l'utilitarisme moral.

Mais ce principe doit assurément être décliné, par souci pédagogique, en six principes distincts. Ce que l'on peut appeler l'unique principe générique de l'utilitarisme moral prend la forme d'une action ou d'une règle d'action morale si et seulement si elle a pour conséquence une plus forte augmentation du bien-être de la communauté morale considérée de toute action ou règle d'action alternative.

La déclinaison pédagogique de ce principe donne à son tour six principes que nous avons :

- **Le principe d'utilité**

Dans le premier chapitre de son ouvrage intitulé *Introduction aux Principes de morale et de Législation*, Jeremy BENTHAM expose le concept central d'utilité de la manière suivante : « principe qui approuve ou désapprouve toute action en accord avec la tendance à augmenter ou à diminuer le bonheur de la partie dont l'intérêt est en question » (J. BENTHAM, 2011). Selon les versions de l'utilitarisme, le principe d'utilité peut s'articuler autour des termes du bonheur, mais aussi du bien-être physique et matériel, moral ou intellectuel. Il convient donc de ne pas réduire le

concept d'« utilité » à son sens courant de « moyen en vue d'une fin immédiate donnée». Le terme « utile » au sens utilitariste du terme désigne ce qui contribue à maximiser le bien-être d'une population. C'est en ce sens particulier qu'on peut parler du calcul de l'utilité d'un acte, ou qu'on peut comparer les utilités de différentes actions ou règles.

- **Le conséquentialisme**

Les conséquences d'une action sont les seules bases permettant de juger la moralité de l'action. L'utilitarisme ne s'intéresse pas à des actants (personnages qui font ou s'abstiennent de faire l'action) moraux mais à des actions : les qualités morales de l'actant n'interviennent pas dans le calcul de la moralité d'une action.

- **Le principe d'agrégation**

Ce qui est pris en compte dans le calcul est le solde net de bien-être de tous les individus affectés par l'action, indépendamment de la distribution de ce solde. Ce qui compte c'est la quantité globale de bien-être produit, quelle que soit la répartition de cette quantité. Suivant ce principe, il est tout à fait rationnel de voir le bien-être d'une minorité, se réduire afin d'augmenter le bien-être général.

- **Principe de maximisation**

L'utilitarisme demande de maximiser le bien-être général. Maximiser le bien-être n'est pas facultatif, mais impératif. Il s'agit d'un devoir en vers la société dans laquelle se déroule l'action, voire à l'égard de toute l'humanité.

- **L'impartialité et universalisme**

Les plaisirs et souffrances ont la même importance, quel que soit l'individu qu'ils affectent. Le bien-être de chacun a le même poids dans le calcul du bien-être général. Ce principe qui est compatible avec la possibilité de sacrifice, affirme seulement que tous les individus valent autant dans le calcul. Il n'y a ni privilégié ni lésé a priori : le bonheur d'un roi ou d'un simple citoyen est pris en compte de la même manière.

L'aspect universaliste consiste en ce que l'évaluation du bien-être vaut indépendamment des cultures et des particularismes régionaux.

- **Le calcul utilitariste**

L'un des traits importants de l'utilitarisme est son pragmatisme. La moralité d'un acte est calculée en fonction de ses effets, non des motifs qui le sous-tendent. Ce calcul prend en compte les conséquences de l'acte sur le bien-être du plus grand nombre. S'il suppose la possibilité pour l'actant de calculer les conséquences de ses actes et d'évaluer son impact sur le bien-être des autres d'un point de vue rationnel, il ne s'agit pas pour autant d'un calcul de la raison au sens kantien. L'utilitarisme peut inclure dans son calcul non seulement les agents moraux, mais aussi les patients moraux : tous les êtres capables d'éprouver du plaisir et de la peine, c'est-à-dire doués de sensibilité. Les animaux pourraient donc être inclus dans le calcul de la moralité.

I-2-2 Le Bonheur

Le bonheur est une aspiration commune à tous. Cela posé, et dès que l'on cherche à le définir, le bonheur apparaît comme une notion complexe, dont les éléments peuvent même sembler contradictoires.

Tout d'abord, si l'on s'attache à l'étymologie du mot, il vient du grecque « *eudaimonia* » composée d'une part de radical « *daimon* » qui est une divinité qui désigne ce qui fait notre nature personnelle et d'autre part du préfixe « *eu* » qui désigne à la fois le « bien » ou le « bien vivre ». *Eudaimonia* est donc le bien vivre qui constitue notre nature propre. Selon le centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), le bonheur peut être définit comme un

> « état essentiellement moral atteint généralement par l'homme lorsqu'il a obtenu tout ce qui lui parait bon et qu'il a pu satisfaire pleinement ses désirs, accomplir totalement ses diverses aspirations, trouver l'équilibre dans l'épanouissement harmonieux de sa personnalité». (fr.m.wikipédia.org consulté le 10/10/2021 à 15h).

Il s'agit de bien vivre notre destinée personnelle, d'être dans une situation accomplie. Le bonheur est un état de satisfaction complète, caractérisé par sa

plénitude et sa stabilité. Distinct du simple plaisir considéré généralement comme un état affectif incomplet et éphémère, le bonheur est conçu, ou bien négativement en tant qu'absence de douleur (EPICURE), ou bien et surtout, positivement comme la satisfaction de toutes nos inclinations (KANT), résultat de l'épanouissement de l'ensemble des virtualités de l'homme.

Chapitre II : John Stuart Mill et sa conception du bonheur

II-1. L'utilitarisme chez John Stuart Mill

II-1-1. Le bonheur comme fondement de la morale chez John Stuart Mill

L'utilitarisme est une doctrine conceptualisée au XVIIIe siècle par Jeremy BENTHAM, basée sur le principe de l'utilité c'est-à-dire le plus grand bonheur du plus grand nombre. Cela consiste à augmenter le plaisir et diminuer la douleur des personnes afin de favoriser le vivre en commun de tous les êtres. Il faut noter que ce principe existait déjà depuis l'antiquité et repris par nombreux penseurs philosophes par la suite dont John Stuart Mill. Mill adhère à cette doctrine parce qu'il la considère comme la doctrine la plus efficace, la plus complète. C'est-à-dire la doctrine la plus fiable parmi tant d'autres. Cependant, la mal compréhension de bon nombre de philosophes anti-utilitaristes autour du mot « utilité » développé dans sa théorie a poussé l'auteur à éclairer davantage la notion et à donner le sens qui lui est approprié. Mill démontre que d'Epicure à BENTHAM, tous les auteurs qui ont défendu la doctrine de l'utilité n'ont pas opposé ce mot au plaisir encore moins le réduire au plaisir sous sa forme la plus grossière mais le plaisir lui-même qui est une partie du bonheur. Il écrit : « Par ‘’bonheur’ ’on entend le plaisir et l'absence de douleur ; par ‘’Malheur’’ la douleur et privation du plaisir » (J. S. Mill, 2018, p. 21). Pour Mill l'utilité est critère de l'action moral qui n'est rien d'autre que la capacité à cette action à favoriser le bonheur collectif.

Poursuivant son argumentation, Mill opère une distinction entre les plaisirs. Il distingue les plaisirs nécessaires, c'est-à-dire les plaisirs de l'esprit, du plaisir inutile. Le plaisir dont-il s'agit n'est pas le même qu'éprouve les animaux encore moins les plaisirs sexuels, le manger, c'est-à-dire les plaisirs du corps. Pour lui, ces plaisirs sont des plaisirs bas, vils et que l'être humain mérite mieux qu'une existence fondée sur ce genre de satisfaction. Mill nous conseille d'opter pour les plaisirs intellectuels. C'est-à-dire les plaisirs des facultés supérieures. Mill considère ensuite une hiérarchisation des plaisirs et estime qu'il y a des plaisirs plus nobles auxquels les humains ont accès

grâce à leurs facultés supérieures par rapport aux autres créatures. Il nous dira : « si les plaisirs de l'esprit l'emportent sur ceux du corps c'est parce que les premiers sont plus stables, plus sûrs moins coûteux, etc. » (J. S. Mill, 2018, p. 23).

Pour Mill, la qualité du plaisir va influencer sur le niveau du bonheur et il va faire passer les plaisirs intellectuels avant les plaisirs du corps. Il s'oppose ainsi aux épicuriens qui supposent que la vie n'a pas de fin plus élevée que les plaisirs simples similaires aux plaisirs des autres créatures et non pas d'objets de désir meilleur et noble. Mill leur répond qu'« il vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait ; il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait » (J. S. Mill, 2018, p. 27).

Il fait aussi une distinction en ce qui concerne la quantité du plaisir et la qualité du plaisir. Sur ce point, il précise que l'être humain est pluridimensionnel et qu'il possède la capacité de distinguer le bien du mal. C'est cette faculté qui lui permet de se montrer supérieur aux animaux et d'accorder une noblesse valeur aux plaisirs de qualité. Mill dira :

> « Aucun être humain intelligent ne consentirait à être un imbécile, aucun homme instruit à être ignorant, aucun homme ayant du cœur et une conscience à être égoïste et vil, même s'ils avaient la conviction que l'imbécile, l'ignorant ou le gredin sont, avec leurs lots respectifs, plus complément satisfait que même avec le leur » 7 (J. S. Mill, 2018, p. 25)

Sur ce, il ne faut pas confondre l'idée de bonheur et l'idée de satisfaction. La formule selon laquelle le plus grand bonheur du plus grand nombre nous montre que l'utilitarisme n'est pas une doctrine égoïste. C'est-à-dire le plus grand bonheur pour un seul individu, au dépend des autres. La vision des utilitaristes est d'assurer le plus bonheur en agissant à augmenter le plaisir et diminuer la douleur. Pour eux, c'est la sommation des bonheurs individuels qui donne le bonheur général. Tout d'abord, Mill estime que toutes les actions sont faites envie d'une fin, ces actions peu importe le caractère qu'il emprunte devrait servir le critère du bien et du mal. Pour lui, le critère du bien et du mal ne doit pas être établi a priori. Car c'est en faisant l'action à base des expériences acquises que l'on puisse juger si cette action est bonne ou mauvaise. Il

rejette ainsi donc, ce qui a été décrit par les intuitionnistes comme étant l'instant naturel préalablement établi qui nous permet de différencier le bien et le mal. Pour l'auteur, les fins ultimes qui font notre bonheur n'ont pas besoin de preuve directe, il affirme : « pour prouver qu'une chose est bonne, il faut nécessairement montrer que cette chose est le moyen d'en atteindre une autre dont on admet sans preuve qu'elle est bonne » (J. S. Mill, 2018, p. 15). Les utilitaristes reconnaissent donc qu'on peut prouver que le moyen est bon si celui-ci va aboutir à une bonne fin sans devoir le prouver. Pour être plus clair, Mill donne l'exemple de la santé et du plaisir :

> « on prouve que l'art médical est bon parce qu'il procure la santé, mais comment est-il possible de prouver que la santé est bonne ? L'art médical est bon pour cette raison, parmi d'autres causes qu'il cause du plaisir, mais quelle preuve donner que le plaisir est bon » (J. S. Mill, 2018, p. 15)

Selon les utilitaristes, l'homme pense le plus souvent agir pour son propre bonheur ; c'est-à-dire travaille pour son bien-être. Il pense que l'opinion de ses proches qu'elle soit bonne ou mauvaise peut porter atteinte à son bonheur. Il affirme : « les opinions des hommes favorables ou défavorables sont fortement influencées parce qu'ils imaginent être l'effet des choses sur leur bonheur » (J. S. Mill, 2018, p.14). Ce qui va à l'encontre carrément de la théorie élaborée par Kant qui pense que l'obligation morale doit se baser sur l'action par le devoir fondé en raison. Il écrit dans son ouvrage *Fondement de la métaphysique des mœurs* ce qui suit : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle » (KANT, 2018, p. 94). Mill trouve que Kant a échoué en voulant extraire les devoirs effectifs de sa morale et pense qu'il y a impossibilité d'adhésion de tous les êtres raisonnables à cette doctrine.

L'idéal utilitariste n'est pas le bonheur personnel mais le bonheur général. Selon la doctrine utilitariste, la seule chose désirable comme fin est le bonheur. Si le bonheur est universel et constitue un bien pour tous, alors il est considéré comme le fondement de la moralité. Ainsi, bien d'autres choses sont désirables mais ne le sont qu'en tout qu'elles sont des moyens pour atteindre le bonheur. Pour Mill, beaucoup de personnes désirent la vertu, l'argent, le pouvoir, la célébrité mais ces choses ne sont désirées que

pour elles-mêmes. Pour Mill, ces éléments ne sont qu'une partie, un moyen pour aboutir au bonheur. Mill reconnaît que parmi toutes les choses désirables, la vertu est celle qui peut le plus souvent contribuer au bonheur général. Il reconnaît qu'il est noble mais rare de se sacrifier pour une cause qui contribue avec dignité à augmenter la somme du bonheur des autres. Il refuse simplement que le sacrifice ne soit pas en lui-même un bien et qu'un tel sacrifice est considéré comme un sacrifice perdu. Il écrit :

> « la morale utilitariste reconnaît à l'être humain le pouvoir de faire, pour le bien des autres, le plus large sacrifice de son bien propre. Elle refuse seulement d'admettre que le sacrifice soit en lui-même un bien. Un sacrifice qui n'accroît pas où ne tend pas à accroître la somme totale de bonheur, elle le considère comme un sacrifice perdu » (J. S. Mill, 2018, p. 40).

Il reconnaît même que cette capacité qu'à l'homme de renoncer à sa liberté, de renoncer à son propre bonheur dans le but d'augmenter le bonheur de tous est la plus haute vertu. Le bonheur prôné par les utilitaristes n'est pas une chose impossible à atteindre mais difficile. Il reconnaît que l'accès aux plaisirs inférieurs c'est-à-dire les plaisirs du corps sont plus tentants et plus faciles à atteindre. Pour lui, c'est un plaisir de courte durée si on le compare au plaisir de l'esprit. L'accès à ces plaisirs supérieurs nécessite la prise de conscience de leur existence afin de les cultiver en permanence. Cette prise de conscience se fait selon Mill d'abord par la force de l'opinion et à travers l'éducation. Car pour l'auteur, après l'égoïsme c'est le manque de culture et la mauvaise organisation sociale qui font barrage au chemin vers le bonheur de tous. Il serait donc opportun d'inculquer aux générations à venir la recherche de leur propre bonheur et celui de tous. C'est-à-dire à se battre pour son propre bonheur et sans oublier le bonheur des autres. Car c'est par la somme des intérêts individuels en s'entraidant mutuellement que l'intérêt général se construit. Pour atteindre le but fixé qu'est le bonheur, les utilitaristes ont prescrit quelques moyens comme étant la voie absolue :

> « En premier lieu, les lois et les arrangements sociaux devraient mettre autant que possible le bonheur ou (comme on pourrait l'appeler dans la vie courante) l'intérêt de

> chaque individu en harmonie avec l'intérêt de la société. En second lieu, l'éducation et l'opinion, qui ont un si grand pouvoir sur le caractère des hommes, devraient user de ce pouvoir pour créer dans l'esprit de chaque individu une association indissoluble entre son bonheur personnel et le bien de la société » (J. S. Mill, 2018, p.41).

En respectant ces prescriptions, les hommes grâces aux différentes expériences acquises seront capables de calculer la quantité de plaisir et la quantité de peine de leurs actions, ce qui leur permettra de faire un choix favorable entre les plaisirs et d'éviter les plaisirs nuisibles. Ce qui rendra aussi possible le bonheur dont -il s'agit.

L'implication des obligations morales dans le bonheur collectif ou dans le principe de l'utilité assure leurs stricts respects et leurs applications rigoureuses dans les normes en tout lieu. Grâce à ces obligations dont faire preuve les utilitaristes, leurs théories, l'utilitarisme est reconnu comme le fondement de la moralité et facilite la vie heureuse dans la société. Ces obligations encore appelées sanctions sont les éléments considérables dans le bonheur général. Elles sont de deux ordres à savoir la sanction extérieure et la sanction intérieure.

Parlant de la sanction extérieure, ce sont des actions qui proviennent des relations que l'on entretienne avec nos proches. Autrement dit, c'est l'amour, la sympathie, ce sont les gestes que nous éprouvons ou manifestons à l'égard de nos proches. La Bible nous conseille une telle chose. C'est aussi ce lien fort qui nous lie ou nous rattache à l'être suprême dans le souci de lui plaire pour avoir ses grâces ou de ne pas le déplaire pour éviter sa colère. Cette affection que l'on éprouve à leur égard nous amène à agir sans penser aux conséquences qui découleront de nos actions pourvue qu'elles favorisent un bon nombre d'individus. Ce dévouement à Dieu et à nos semblables selon Mill sert à renforcer la morale utilitariste. Alors que la sanction intérieure est celle du sentiment moral du devoir, ressenti comme douleur si inachevée. Bref c'est un juge intérieur qui est en nous et nous remet en cause, une fois que nous agissons en mal et qui nous font regretter.

Pour Mill, c'est l'essence même de la conscience. Aussi, le besoin d'être en harmonie avec ses sentiments et ses aspirations et ceux de ses semblables, ou moins

que de penser qu'ils ne sont pas en conflits avec les tiennes et ne s'y opposent pas. Ces sentiments moraux peuvent être innés ou acquis et donc susceptibles d'être cultivés par l'éducation. Comme nous l'avons expliqué, l'utilitarisme admet la vertu comme base essentielle pour le bonheur général. Mais il suggère simplement quelques conditions pour que celles-ci ne soient pas un fardeau pour le bonheur de l'individu. Pour eux, la vertu doit être à la fois une vertu voulue et désirée. L'auteur fait ensuite une distinction entre la volonté et le désir. La volonté (faculté de se déterminer librement à quelque chose ; en particulier, cette faculté même en tant qu'elle plus ou moins agissante) phénomène actif et produit, au début par le désir représentant l'état de la sensibilité passive et la force motrice de la vertu de son maintien. C'est donc en associant le bien et le plaisir, le mal et la douleur qu'il est possible de mettre en valeur cette volonté d'être vertueux. Sinon on tombe dans l'habitude. Cette volonté d'être vertueux amène à poser des actes justes et c'est finalement la notion de justice, qui fait l'objet du chapitre cinq (05) de l'utilitarisme qui devient le point de rencontre essentiel de la morale, de la société et de la législation.

En effet, à toutes les époques de la pensée spéculative, l'une des objections les plus graves qu'on ait rencontrée pour faire admettre l'utilité ou le bonheur comme critérium du bien et du mal a été tiré de l'idée de justice. La raison en est que les hommes ont une certitude qui relève de l'instinct et qui consiste à croire que la justice est une qualité inhérente aux choses, qu'elle doit exister dans la nature comme quelque chose d'absolue.

En réalité, le sentiment de justice est un complexe dérivant tout autant du besoin de se défendre que de la sympathie, il est donc un mixte de raison et d'un élément animal, la soif de représailles. Contre une théorie purement rationnelle de la justice (KANT), mais aussi contre le point de vue essentiellement légal (BENTHAM), Mill veut montrer que la nécessité morale, de la justice est fondée sur la protection d'un intérêt vital, mais que sur cette base peuvent s'élaborer des considérations telles que l'impartialité ou la recherche de l'égalité qui dépassent la simple considération de

l'expédient : toutes les personnes sont estimées avoir droit à l'égalité de traitement à moins que quelque intérêt social reconnu n'exige le contraire. De là, vient que toutes les inégalités sociales qui ont cessé d'être considérées comme l'expédientes, apparaissent désormais non pas simplement comme l'expédientes mais comme injustes. Telle par exemple que la distinction entre l'homme libre et l'esclave. L'utilitarisme prend aussi chez Mill une tournure historique, contre ce qu'il estime être l'abstraction sociale du bonheur, qui rend difficilement compréhensible l'idée même de progrès social et moral.

II-1-2 L'exigence morale dans le bonheur chez John Stuart Mill

En philosophie, une exigence morale est un critère de comportement qui répond à une norme sociale ou à un idéal éthique. Imaginons que vous êtes dirigeant à la tête d'un pays atteint d'une pandémie pendant trois (03) mois. Pour tenter de sauver l'économie, votre décision est plus que décisive : allez-vous décider le déconfinement et sauver l'économie ou bien au contraire confiner d'avantage et sauver des vies humaines ? Sachant que ces dernières pourraient ne pas être épargnées, s'il y avait pauvreté voire famine.

La réflexion sur des décisions à la fois politique et morale comme celle-ci nous amène à considérer le concept de l'utilité. Concept moraliste parmi tant d'autre, l'utilitarisme à comme fin, comme on l'avait souligné plus haut d'arrivé au bonheur du plus grand nombre d'individu. Il est bon de remarquer que Mill développe une théorie de l'expérience morale quant à la naissance de la moralité et des règles morales: les hommes s'accordent sur ce qui est bon, mal, utile grâce aux expériences différées tout au long de l'histoire, et c'est en avançant dans le temps et dans les expériences que, l'humanité apprend à connaître les conséquences de ces actions sur le bonheur général.

Par conséquent, les règles de la moralité sont perfectibles et le progrès humain en matière de la morale se perfectionne dans le temps. Si l'on admet comme premier principe que le bonheur est la fin de la moralité, alors ces règles morales sont des

principes subordonnés permettant de parvenir à ce principe et de l'appliquer. L'expérience prescrite ce qui est désirable, au sens où ce qui est désirable est ce qui est désirée. Pour expliquer cela, Mill donne d'abord des exemples des choses visibles et audibles. L'utilité, c'est le bonheur, qui lui-même est la règle ultime de la conduite humaine.

L'idéale, l'utilitarisme n'est pas le bonheur personnel, mais la plus grande somme de bonheur totalisé. Autrement dit, le bonheur général. Puisque la fin ultime de la vie humaine et comme qu'on a démontré plus haut une existence riche en plaisir du point de vue de la quantité comme de la qualité et pauvre en souffrance, la morale utilitariste consiste en l'observation des règles et préceptes qui garantissent une telle existence aussi universelle que possible. Selon la doctrine utilitariste, la seule chose désirable comme fin est le bonheur.

Ainsi, bien d'autres choses sont désirables mais ne sont pas qu'en tant qu'elles sont les moyens pour atteindre la fin ultime qu'est le bonheur. C'est ici que nous pouvons examiner véritablement la relation entre la vertu et le bonheur au sein de la morale utilitariste. Certes, le bonheur est une fin commune à tous les hommes : tous les hommes désirent le bonheur, personne ne désire que son propre bonheur, car le bonheur est un bien ; le bonheur d'une personne est un bien pour elle, et le bonheur général est un bien pour un ensemble de personnes.

En conséquence, on considère le bonheur comme l'un des critères de la moralité. Mais l'on peut penser que si nous désirons tous le bonheur, il n'est peut-être pas la seule chose que nous désirons : il peut exister d'autres faits humains que le bonheur. Nous pourrions désirer la vertu au tant que le plaisir : le désir de la vertu, tout en étant moins universelle que celui du bonheur, est tout aussi authentique. Mill conçoit la vertu à la fois comme chose désirable et chose désirée pour elle-même. Elle est désirable en tant qu'elle constitue l'un des moyens les plus efficaces d'accroître le bonheur général et est désirable pour elle-même puisqu'elle est une partie du bonheur. Afin d'éclairer cette conception, Mill considère à la place du désir, la vertu, le désir

de l'argent, de la célébrité ou encore celui du pouvoir. On comprend donc que la vertu, tout comme l'argent, la célébrité ou le pouvoir sont désirables parce qu'ils sont des moyens d'atteindre le bonheur au sens où ils sont eux-mêmes de sorte de petits bonheurs, parties du bonheur total, sources intenses du bonheur.

Cependant, la vertu que la morale utilitariste de Mill tient pour la meilleure des choses désirables, elle est ce qui contribue le plus au bonheur général, là où d'autres choses désirables (comme l'argent et le pouvoir) peuvent rendre l'individu qui les détient nuisibles autres membres de la société. La vertu, quant à elle, rend provident et bienveillant à l'égard de ses semblables.

Finalement, l'utilitarisme soutient que l'humanité ne désire qu'une seule et même chose : le bonheur. Mill dira alors que, c'est l'observation psychologique qui permet de justifier cette affirmation. Bien sûr, le bonheur peut rencontrer des obstacles; comme les souffrances physiques et morales (misère, maladie, mort de ceux que nous aimons).

Cependant, même si la plupart des maux humains sont inexorables et inévitables, le progrès de l'humanité peut limiter les souffrances. Mill éclaire ce point avec deux exemples : la pauvreté peut être supprimée par la sagesse de la société unie au bon sens et à la prévoyance des individus et la maladie peut être réduite par la bonne éducation physique et morale, par un contrôle de toute mauvaise influence.

En bref, les efforts humains permettent un progrès de l'humanité qui permet de maîtriser la plupart des causes de souffrance. Par conséquent, la doctrine utilitariste fait honneur à ceux qui sont capables de sacrifier leur bonheur personnel en vue de contribuer au bonheur des autres et l'augmenter. Cet état de conscience nous ramène à deux sanctions. La sanction extérieure et la sanction intérieure. Il faut entendre par sanction non pas une punition mais, le motif qui nous fait respecter le principe d'utilité, la source de son pouvoir d'obliger.

Du point de vue des sanctions extérieures, nous pourrions nous obliger à travailler au bonheur général en raison de l'espoir ou de la crainte, mêlées à l'affectation ou à la sympathie. L'importance de la bonne conduite s'exprime par la relation à autrui.

Du point de vue des sanctions intérieures, c'est-à-dire, la conscience morale, elle est cette voie intérieure qui nous parle. Elle nous interpelle sur nos actes mauvais ou bon. C'est elle que J. J. ROUSSEAU qualifie d': « instinct divin, guide assuré, principe inné de justice et de vertu » (J. J. ROUSSEAU, 2009, p. 419). Elle nous oblige à travailler au bonheur général en raison du sentiment d'obligation morale en nous. Selon Mill, on reconnait le sentiment du devoir à la peine qui l'éprouve lorsqu'il viole une règle, ou même lorsqu'on refuse de violer une règle, si l'on est un individu bien éduqué. En faisant allusion à la morale kantienne pour qui le fondement du devoir est dans le monde des choses en soi, Mill dira que l'obligation morale n'est pas un fait transcendant : la force qui nous pousse à agir par devoir est notre sentiment personnel et subjectif et plus ce sentiment est grand, plus la force est intense, le devoir n'est donc pas une réalité objective.

Pour résumer, l'utilitarisme de Mill aspire à réaliser par nos actions une société heureuse, une société vivable à tous les êtres sentant en diminuant la souffrance et en augmentant le plaisir du point de vue de la quantité que du point de vue de la qualité. Les utilitaristes définissent alors, la morale comme étant

> « L'ensemble des règles et des préceptes qui s'appliquent à la conduite humaine et par l'observation desquels une existence telle qu'on vient de la décrire pourrait être assurée, dans la plus large mesure possible, à tous les hommes ; et point seulement à eux, mais, autant que la nature des choses le comporte, à tous les êtres sentant de la création » (J. S. Mill, 2018, p.31).

Il-2- La notion du bonheur : une lecture croisée entre Jeremy BENTHAM et John Stuart Mill.

L'utilitarisme fait de l'utilité le seul critère de la moralité : une action est bonne dans la mesure où elle contribue au bonheur du plus grand nombre. Pour J. BENTHAM, ce bonheur est lié à l'hédonisme (doctrine philosophique remontant à Aristippe de Cyrène. Le plaisir serait la première chose à rechercher pour être heureux dans la vie. Par extension, c'est une recherche systématique du plaisir, de la satisfaction des sens, le plaisir l'emporte alors sur toutes les autres valeurs morales).

Ainsi, le postulat de départ de sa théorie utilitariste, est que le bien éthique constitue une réalité constatable et démontrable. On peut le définir à partir des seules motivations élémentaires de la nature humaine, son penchant naturel à rechercher le bonheur, c'est-à-dire, un maximum de plaisir et un minimum de souffrance. Ce principe est formulé ainsi par BENTHAM : la nature a placé l'humanité sous l'empire de deux maîtres, la peine et le plaisir. C'est à eux qu'il appartient de nous indiquer ce que nous ferons. D'un côté, le critère du bien et du mal, de l'autre, la haine des causes et des effets sont attachés à leur trône.

L'utilitarisme Benthamien, comme nombre de ses suivants, prétendait régler des problèmes sociaux très anciens : quels principes guident les comportements des individus ; quelles sont les tâches du gouvernement ; comment les intérêts individuels peuvent-ils être conciliés entre eux ; comment les intérêts individuels s'accordent-ils avec ceux de la communauté ?

Le principe de l'antagonisme du plaisir et de la peine répond ainsi à l'ensemble de cette problématique. BENTHAM affirme qu'il ne peut y avoir de conflit entre l'intérêt de l'individu et celui de la communauté, car si l'un et l'autre fondent leur action sur l'utilité, leurs intérêts seront identiques. Cette démarche joue sur tous les plans de la vie sociale : religieux ; économique ; éducatif ; dans l'administration ; dans la justice ainsi que dans les relations internationales.

Aussi, il est important de signaler que BENTHAM considère l'animal comme partie prenante de la communauté. Quant à Mill, le successeur immédiat de BENTHAM, il apparaît singulièrement différent, par son esprit, de celle de BENTHAM. Il s'en écarte toutefois en développant un utilitarisme indirect. Là où BENTHAM définit le « bien-être » par le plaisir, Mill le définit par le bonheur qui est le calcul des plaisirs. Cependant, il s'écarte de l'utilitarisme direct et propose un utilitarisme indirect. En effet, le plaisir n'y est plus la fin de la moralité, il ne joue un rôle qu'indirectement, dans la mesure où il contribue à augmenter la somme de bonheur des individus concernés.

On doit aussi à Mill la reconnaissance de la dimension qualitative des plaisirs et s'intéresse uniquement à la quantité de ceux-ci. Mill défend une différence de qualité entre les plaisirs. On peut ainsi préférer une quantité moindre d'un plaisir de plus grande qualité à une quantité supérieure d'un plaisir de qualité plus médiocre. Mill conclut que l'individu, par intérêt, doit finalement vouloir le bonheur de tout le monde et que la vie heureuse étant celle qui contient le maximum de satisfactions et le minimum d'insatisfactions. Bien que dans l'esprit pratique anglaise, cette philosophie met en avant l'homme à agir par le plaisir. Il faut alors construire une société bien compatible avec le plaisir.

Chapitre III : Portée et limites

III-1. Portée

L'un des plus grands mérites de l'utilitarisme est de promouvoir le bonheur de tous. Il propose une morale rationnelle à la fois individuelle et collective, pour évaluer les actions de chacun et plus largement les choix sociaux et politiques.

Le principe d'utilité ou la quête du bonheur collectif pris comme fondement de la morale utilitariste est la voie royale, le guide absolu, le seul critère qui pourra rendre possible le vivre en commun de tous les êtres vivants. Ce principe d'utilité développé par John Stuart Mill a exercé une influence remarquable sur les autres doctrines morales et est désormais pris comme référence. La morale utilitariste telle qu'elle est développée par Mill est une arme puissante pouvant favoriser l'unicité, l'épanouissement et rendra possible, la vie vivable à tous les êtres vivants sur terre. Cette morale utilitariste est sans faille, c'est une morale exemplaire, car l'opinion publique admet la recherche du bonheur comme la fin ultime de toutes nos actions puis considérer cet élément central auquel tous les hommes aspirent comme le repère, comme le critérium de la morale est tout à fait juste et parfait.

Pour atteindre l'objectif fixé par les utilitaristes, celui du vivre en harmonie de tous les êtres vivants et surtout dans la tranquillité, John Stuart Mill recommande le développement de l'altruisme au sein de la société. Autrement dit, il recommande qu'on inculque à la génération à venir le développement de l'altruisme. Il exige que l'altruisme soit une doctrine que l'on enseigne dans les religions et dans les écoles pour faciliter sa propagation au sein de la société. Chaque individu doit développer en soi, l'altruisme pour le bon fonctionnement de la société. Pour Mill, le développement de l'altruisme constitue l'ADN pouvant permettre l'accroissement du bonheur général. Qu'est-ce que donc l'altruisme ? En quoi le développement de l'altruisme peut-il contribuer au vivre ensemble de la société ?

Notons que par définition l'altruisme est la disposition à s'occuper d'autrui, à s'y intéresser. Le mot altruisme et l'adjectif altruiste s'appliquent aujourd'hui à un

comportement caractérisé à s'intéresser et à se dévouer à autrui, ne se procurant pas d'avantage apparent et immédiat à l'individu qui les exécutes mais qui sont bénéfiques à d'autres individus et peuvent favoriser surtout à long terme un vivre ensemble et d'une reconnaissance mutuelle au sein du groupe où il est présent. Un altruiste est quelqu'un qui pose des actions bonnes pour le bonheur des autres sans rien attendre en retour.

Pour Mill, l'altruisme naît de l'état imparfait du monde et des arrangements sociaux. Dès lors, le sacrifice du bonheur personnel devient d'une part le meilleur moyen de contribuer aux bonheurs des autres et d'autre part la plus haute vertu tant que le monde est imparfait.

L'altruisme se présente également comme une libération pour l'homme en tant que la conscience qu'a ce dernier de pouvoir vivre sans bonheur en vue du bonheur général, tout en le rassurant que son propre bonheur ne dépend pas de la fortune ou de la destinée mais plutôt se sont ses actions et ses relations avec autrui qui garantissent, qui déterminent son bonheur à lui, plus les autres sont heureux, plus je vivrai une vie heureuse. Partant de ce raisonnement, il y a une articulation entre la recherche du bonheur personnel et l'impératif de l'utilitarisme. Mill concilie l'altruisme et l'utilité dans la forme la plus élevée de l'accomplissement personnel. Mill trouve sa justification dans un commandement enseigné par Jésus et qu'il reconnaît comme le guide absolu de l'humanité. Il écrit : « Faire ce que nous voulions que l'on nous fit ; aimer notre prochain comme nous même : voilà qui constitue la perfection idéale de la moralité utilitariste » (J. S. Mill, 2018, p. 40). Nous sommes à une phase où la croissance de l'altruisme devient une nécessité, dans notre vie personnelle comme pour la société ou l'environnement. Pour que la vie soit harmonieusement en ville comme dans une entreprise rien ne peut fonctionner sans la coopération. Le développement de l'altruisme est donc le fil d'Ariane qui permet de relier le court terme de la prospérité, le moyen terme de l'épanouissement d'une vie et

long terme de l'environnement. Avec l'égoïsme, nous perdons tous alors qu'avec la coopération bienveillante au final tout le monde est gagnant.

Tout comme John Stuart Mill recommande que l'altruisme soit une doctrine que l'on enseigne dans les religions et dans les écoles, Nelson MANDELA, une des figures emblématiques de l'altruisme, un altruiste exemplaire à suivre recommande aussi que l'on cultive l'amour et que l'on enseigne dans les religions et dans les écoles, car pour lui, c'est dans le cœur des hommes que naisse l'amour. Il écrit :

> « Personne ne nait en haïssant une autre personne à cause de la couleur de sa peau ou de son passé ou de sa religion, les gens doivent apprendre à haïr et s'ils peuvent apprendre à haïr on peut leur apprendre à aimer, car l'amour naît naturellement dans le cœur de l'homme que son contraire » (N, MANDELA, 1995).

Pour MANDELA, l'acte vertueux, la plus haute vertu est de placer les besoins de l'autre avant ses propres besoins. C'est-à-dire de veiller à la protection des biens des autres. Pour lui, le vivre ensemble sera possible si et seulement si chaque individu se met à cultiver en soi et autour de soi l'amour. Cette nouvelle vision qu'ont les utilitaristes de la morale a donné naissance à des organisations comme le volontariat qui permet aux hommes et aux femmes de participer à leurs propres croissances au sein de la société. Le volontariat renforce l'engagement civique, protège l'inclusion sociale, fortifie la solidarité et consolide l'appropriation des résultats de développement. Ainsi dans le même sillage l'organisation surnommé Lion international cherche aussi à élargir l'horizon de l'altruisme dans tout le monde pour faciliter le vivre en commun de tous les individus.

L'honnêteté, la sincérité, la simplicité, l'humilité, la générosité, l'absence de vanité, la capacité à servir les autres sans attendre rien en retour, sont les véritables qualités d'un altruiste et permettent la vie heureuse à tous les êtres vivants.

La nature encore appelé l'environnement est la réalité la plus proche de l'homme. Elle est même une partie intégrante de la vie humaine. Aucune réalité n'est

intimement mêlée à la vie de l'homme. La nature plus que toute autre chose est l'unique réalité qui habite de façon permanente et continue la vie humaine.

Ainsi en détruisant la nature, l'homme se détruit lui-même. Autrement dit, en menaçant la nature, c'est la vie de l'homme et la société à laquelle il appartient qui sont menacées. Car dès que la nature connaît la moindre perturbation, c'est la vie humaine qui en récolte les effets néfastes qui en découlent. À titre illustratif, l'homme en agissant violemment sur la nature (déforestation, extraction abusive des ressources minières, ainsi que des chasses abusives des animaux...), cela engendre des problèmes graves liés au dérèglement climatique, à la disparition des espèces animales, à l'épuisement des ressources minières, aux épidémies et pleines d'autres choses qui menacent dangereusement la vie des hommes en société et par conséquent c'est le vivre ensemble prôné par les utilitaristes qui est menacé. C'est précisément en cela que la doctrine utilitariste apparaît comme la doctrine la plus complète, la plus efficace et la plus fiable car, elle étend la sphère de la moralité à tous les êtres vivants et recommande un respect mutuel entre l'homme et les autres composants de la nature. Pour garantir le vivre ensemble en toute efficacité, il est nécessaire d'entretenir une relation d'interdépendante, une relation d'alliance et de coopération avec les autres êtres de la nature afin d'éviter et de prévenir ces fléaux qui menacent la vie en harmonie des êtres vivants en société.

C'est une doctrine qui est souvent utilisée dans l'argumentaire des végétariens pour défendre le droit des animaux en disant qu'il faut prendre en compte le bonheur total de toutes les espèces vivantes sur terre. Pour ce faire donc, l'utilitarisme recommande que l'on renonce à un tout petit peu à nos plaisirs de manger la viande pour permettre le plus grand bonheur au plus grand nombre d'espèces vivants.

Pour Mill, le bonheur est la seule fin de l'action humaine et la promotion du bonheur est la pierre de touche qui permet de juger la conduite humaine, de là, s'ensuit nécessairement que le bonheur doit être le critère de la moralité.

L'utilitarisme a deux atouts. Tout d'abord, c'est une morale rationnelle comme nous l'avons dit, qui soutient que le but de la morale est de promouvoir le bonheur de tous, de manière impartiale. Aussi, c'est une morale individuelle et collective parce qu'elle nous permet de remettre chacun en cause d'exiguïté notre sens de responsabilité et nous permet d'accomplir le juste. La théorie utilitariste nous fait développer une vertu qui supplante toutes les autres. L'une de ses avantages est qu'il nous amène à distinguer le bien du mal et d'être plus vertueux. Aristote depuis l'Antiquité trouvait aussi que « le bien propre de l'homme est l'activité de l'âme dirigée par la vertu » (Aristote, 1992, p. 53). Pour la philosophie grecque, le bonheur est le souverain bien, le but ultime de toutes nos actions.

Pour l'homme, le bonheur repose donc sur la conformité à la raison et à la vertu. La vertu n'est pas la seule condition suffisante pour parvenir au bonheur. Confucius le sage chinois a apporté sa vision du bonheur en nous montrant que le bonheur ne se trouve pas aux sommets de la montagne, mais qu'il réside dans la façon de la gravir. De là, nous comprenons avec Confucius que notre manière importe beaucoup plus dans notre quête permanente du bonheur. Il fait ici allusion à John Stuart Mill qui nous demande de cultiver la vertu afin de poser des actes nobles. L'utilitarisme ne suppose aucune croyance en Dieu ou dans des entités métaphysiques. Elle s'ancre dans la nature, dans sa peur de la souffrance et sa recherche du plaisir qui sont les deux moteurs du comportement humain. Elle élargie même son champ à tout être doué de sensibilité à la souffrance.

Ensuite l'utilitarisme juge une action en fonction de ses conséquences objectives, par en vertu de principe ou des croyances a priori. C'est une morale de la responsabilité et non de la conviction comme le dirait Max WEBER. Si en matière de justice pénale la peine doit avoir une utilité sociale et être proportionnelle au tort commis par le coupable, non au besoin de vengeance de la victime et de la société, la mort est inutile et inefficace, elle n'empêche pas les délais et n'a pas des conséquences qui maximisent le bien être du plus grand nombre.

L'utilitarisme se concentre sur la décision et ses conséquences objectives qui sont susceptibles d'évaluation et de mesure. Par exemple, tenir sa promesse ne peut-être impériale catégorique puisque parfois, cela conduit à faire plus de mal que du bien si les circonstances ont changé. Même tuer, si en conséquence des vies humaines sont épargnées, ne peut être moralement condamnable dans toutes les circonstances. L'utilitarisme n'est pas pour autant une morale pragmatique. Le bonheur humain, est un devoir qui s'impose au sujet moral au-delà de son utilité personnelle et qui peut même exiger le sacrifice de son intérêt particulier. L'intérêt principal de l'utilitarisme est d'être un moyen de diagnostic. Richard HARE a essayé de montrer que le principe utilitariste arrive au même résultat que la morale ordinaire, ne pas fait à autrui ce que l'on ne veut pas pour soi, mais un raisonnement purement logique.

III-2 Limites

L'utilitarisme de BENTHAM considère que l'humanité a pour finalité le bonheur, que chacun cherche à se procurer ce qui lui est utile et à éviter ce qui lui est nuisible. De la même manière, le but de l'État est de chercher le bien-être collectif, considéré comme la somme de l'utilité des individus. Il s'agit d'obtenir le maximum de satisfaction pour le plus grand nombre. Ce qui fait la priorité de la morale utilitariste c'est le bonheur général et non le bonheur personnel. C'est pourquoi elle recommande à chaque individu de travailler pour le bonheur de ses proches, de sacrifier une partie de son bonheur pour accroître le bonheur général. Cependant peut-on toujours se fier à la morale utilitariste ? N'est-elle pas une illusion ?

L'expérience quotidienne nous montre que nous vivons dans une société où l'échec de l'autre est plus important que notre propre réussite. Autrement dit, nous vivons dans un monde rempli d'hypocrisie. Au lieu d'œuvrer pour la bonne marche, pour rendre la vie facile à nos proches, on cherche plutôt à leur rendre la vie impossible, à les détruire, à les réduire au néant. Ce bonheur collectif qui fait la priorité des utilitaristes est une chose difficile voire impossible à atteindre car, l'homme est par nature un être égoïste. C'est une illusion de croire que le vivre

ensemble d'une majorité d'hommes serait possible s'il se sent trahir ou voir son intérêt menacé par d'autres individus. Notons que nous vivons tous une vie de méfiance sur cette terre. C'est-à-dire chacun se méfie de l'autre pour pouvoir vivre pleinement sa vie en toute tranquillité. Et sur cette base de méfiance, le vivre ensemble n'est pas à 100% garanti au sein de la société.

Si le développement de l'altruisme est le moteur le mieux adapté pour favoriser le bonheur collectif du plus grand nombre, il faut signaler que l'égoïsme est l'une des meilleures armes, l'un des déchets le plus résistant qui empêche ce dernier de faire le miracle que les utilitaristes espèrent. Qu'est-ce donc l'égoïsme ? En quoi constitue-t-il un obstacle pour le vivre ensemble ?

L'égoïsme est un tempérament qui consiste, dans une définition populaire, à avoir tendance à privilégier son intérêt propre au dépend de celui du reste du monde en général, ou d'autrui en particulier (le plus grand bonheur pour un seul individu, au dépend des autres). Cette démonstration de la thèse utilitariste s'explique aussi au niveau de la loi morale qui la fonde en réalité.

Ainsi, toutes les morales issues de l'utilitarisme ont pour caractère commun de faire reposer la loi morale sur l'intérêt. Pour trouver gain de cause aux critiques que nous voulons adresser à la morale utilitariste, il nous faut examiner d'abord les conditions auxquelles une véritable loi morale doit satisfaire et ensuite voir si l'intérêt répond à ces conditions. Tout comme Kant le souligne, la loi morale doit être universelle. Tous les individus d'ici et d'ailleurs doivent être d'accord sur cette loi. La morale telle qu'elle est formulée par les utilitaristes possède-t-elle ce caractère universel ? Non car, l'intérêt est essentiellement et purement personnel. Chaque personne défend son propre intérêt d'abord avant celui de la communauté. En effet, il n'y a rien de plus ou moins que les plaisirs immédiats et de plus le plaisir lui-même varie d'un individu à un autre. Il en va de même pour le bonheur. Le bonheur est toujours relatif d'un individu à un autre. C'est ce que voudrait nous faire comprendre Aristote en écrivant ce qui suit :

> « Ainsi le bien de la catégorie de la substance, c'est le Dieu et l'intellect ; dans la catégorie de la qualité, ce sont les vertus ; dans celle de la quantité, c'est la mesure ; dans celle de la relation, c'est l'utile ; dans celle du temps, c'est l'occasion ; et dans celle du lieu, c'est la position régulière » (Aristote, 1992, p.45).

De là, nous comprenons que le bien ne se voit pas seulement sous une seule forme, sous un seul aspect. Ce qui voudra dire encore que le bien n'est pas universel; c'est-à-dire commun à tous, le bien varie. Ce qui fait mon plus grand plaisir ou plus grand bonheur peut être source de souffrance ou de malheur à l'autre. Et ce qui me rend malheureux peut rendre l'autre heureux. Le travail de la pensée appelé encore les plaisirs intellectuels chez Mill peut être ennuyeux à d'autres alors que certaines personnes en tirent profit et ça les rend heureux. Il faut noter aussi que les plaisirs varient également selon les âges (car les plaisirs d'un enfant ne sont pas les mêmes qu'éprouvent un adolescent et ceux d'adolescent sont différents aussi par rapport aux plaisirs des adultes). C'est dans cette logique qu'E. DURKHEIM écrit :

> « Que la morale de chaque peuple est directement en rapport avec la structure du peuple qui la pratique […] chaque type social a la morale qui lui est nécessaire, comme chaque type biologique a le système nerveux qui lui permet de se maintenir. C'est donc que la morale est élaborée par la société même dont elle reflète ainsi fidèlement la structure » (DURKHEIM (1974b,p.74).

Dans le même sillage, John RAWLS fait une critique dans sa *théorie de la justice*, en soutenant que le bonheur du plus grand nombre ne doit pas nous amener à renoncer à nous-mêmes, à nos propres intérêts. Car, le bien-être de chaque personne est constitué par beaucoup de satisfactions expérimentées à différents moments et qui constituent l'existence individuelle. Puisque le principe de chaque personne face au sujet du bonheur, est d'augmenter son propre bien, son propre système de désirs et de satisfactions. De plus, le bonheur est individuel puisqu'il est personnel, il reflète le désir et les sentiments d'une personne. Dans ce sens, il est impossible de définir le bonheur de tous. Car, le bonheur commun voudrait dire que le monde aspire au même espoir, au même envie, ce qui est faux. Ainsi, personne ne veut exactement la même chose que son voisin. C'est exactement l'idée du philosophe Alain, tout en critiquant le bonheur du plus grand nombre en affirmant : « les sages d'autrefois cherchaient le

bonheur ; non pas le bonheur du voisin, mais leur bonheur propre » (Alain, 1928, p. 203).

En effet, il voulait nous faire comprendre que chacun a sa propre conception du bonheur et de la manière dont il définit cet état. Par exemple, si les uns pensent que le fait de posséder des biens matériels peut les rendre heureux, les autres associent le bonheur à des aspects immatériels ou encore à la combinaison du matériel et immatériel. Alors, le bonheur est donc d'ordre personnel ou individuel. Il est souvent attribué à un objectif que veut atteindre un individu, tout en correspondant à des valeurs précises.

Epicure par exemple trouve plus de charmes dans une tranquille retraite que dans la vie agitée du forum. Mais une nature plus active trouvera ce repos insupportable. Il lui faudra les agitations de la foule, les émotions de la lutte. De quel droit Epicure affirme-t-il que ses goûts sont ceux de tout le monde ? S'il pense ainsi, c'est qu'il a l'humain grave, le tempérament calme, ami de la paix. Moi qui suit fait et qui pense autrement, j'agirai autrement si je recherche, comme il me le conseille, mon plus grand intérêt.

La doctrine de Mill est exposée à la même objection : il trouve tel plaisir qualitativement supérieur à tel autre, c'est son goût : mais pourquoi serait-ce le mien? Les plaisirs sont subjectifs, et l'on ne peut faire que leur rapport ne le soit pas. Mais, dira Mill, je ne me décide pas seul : j'ai pour moi le témoignage des gens compétents. Je me suis adressé à quelqu'un qui avait éprouvé les deux plaisirs, et il m'a indiqué celui-ci comme supérieur. Et de quel droit ce juge compétent lui-même légifère-t-il en dehors de son moi ; qui prouve qu'après expérience je serais arrivé aux mêmes conclusions que lui ? Quand un esprit d'élite vient dire à un homme du vulgaire qu'il y a plus de plaisir dans les travaux intellectuels que dans les plaisirs des sens, il ne sera pas cru, et non sans raison. Rien ne l'autorise à étendre à un autre ce qu'il a observé chez lui.

Qui me dit d'ailleurs que ce juge compétent soit infaillible ? Que non seulement ce qu'il a observé est vrai pour moi, mais même pour lui ? Mill lui-même le reconnaît, puisqu'il considère le cas où plusieurs juges ne seraient pas d'accord, et nous ordonne en ce cas de nous en rapporter à la majorité. Mais les majorités d'aujourd'hui peuvent devenir demain minorités, voilà la loi morale exposée aux mêmes changements que la loi civile. Cette sorte de tribunal utilitaire auquel nous renvoie Mill n'offre donc pas non plus une suffisante infaillibilité et ne peut rendre de sentences universelles.

On retient donc qu'on ne peut déterminer un moyen général d'arriver au bonheur, car il y a en nous deux êtres : l'homme général et l'individu. Le plaisir ne dérive pas de ce qu'a de général notre nature mais bien de ce qu'il a d'individuel, et cela varie avec chaque homme. On ne peut donc en faire le fondement d'une loi universelle.

En outre, le plaisir ne peut être le fondement d'une loi obligatoire. En effet, pour que la loi soit obligatoire, il faut qu'elle puisse être observée par tous et pour cela que tous puissent la connaître, quelles que soient leurs expériences et leurs instructions. La loi morale ne peut être un privilège réservé à quelques hommes ; elle n'est pas une faveur destinée à une petite aristocratie comme l'ont crue quelquefois les anciens ; ce n'est pas un luxe, un superflu dont on puisse se passer : elle est le nécessaire. Il faut donc que tous les hommes puissent apercevoir la loi morale par un seul regard jeté en eux-mêmes.

Mais si la loi morale est fondée sur l'intérêt, satisfera-t-elle à cette condition ? Evidemment non. Rien n'est si difficile que de connaître notre véritable intérêt ; il faut pour cela une longue expérience, et encore les résultats obtenus ne s'accordent-ils pas. La loi morale fondée sur l'intérêt ne peut donc être obligatoire, elle ne satisfait donc pas aux deux conditions essentielles de la loi morale.

D'autres philosophes ont cherché un autre principe à la loi morale, sans cependant considérer l'idée du bien comme simple ou indécomposable. Ce sont

ROUSSEAU, et surtout Adam SMITH qui ont donné sa forme la plus parfaite à la morale du sentiment.

Sans doute, disent-ils, l'intérêt n'explique pas suffisamment nos jugements moraux, mais il n'est pas nécessaire de leur donner comme origine un principe spécial. Il y a en nous un instinct qui nous fait juger mauvaises certaines actions, bonnes certaines autres. Suivons ce sentiment naturel et nous ne nous tromperons jamais.

Tel est le principe de la morale du sentiment ; voici maintenant la forme spéciale que lui a donnée Adam SMITH. Le sentiment qui, pour lui doit servir de fondement à la loi morale, c'est la bienveillance, la sympathie. Un sentiment naturel nous pousse vers certains hommes, nous éloigne de certains autres ; le bien sera pour nous ce que font les hommes que nous aimons, le mal ce que font ceux dont nous fuyons instinctivement. Et comme la sympathie a besoin d'être réciproque, nous suivrons l'exemple des gens à qui nous accordons notre amitié uniquement pour nous concilier la leur. Voilà comment le bien nous semblera devoir être pratiqué.

CONCLUSION

Dans l'utilitarisme, Mill a abandonné la philosophie morale de son maître BENTHAM pour développer sa vision propre qui est de concilier l'intérêt personnel et l'intérêt collectif. Mill insiste particulièrement sur le fait que la morale utilitariste fixe comme but des actions humaines le bonheur du plus grand nombre et non celui de l'agent seul. Ce qui fait la priorité des utilitaristes, c'est le bonheur total des espèces vivantes dans une société. C'est précisément ce qui le différencie des autres types de morale. C'est pourquoi le dévouement et même le sacrifice de l'un en vue du bonheur des autres constituent des comportements parfaitement conformes à la philosophie utilitariste. Ce n'est donc que par un contresens sur cette dernière qu'on la suppose incompatible avec le désintéressement. Pour Mill, une action est moralement bonne dans la mesure où elle contribue à augmenter le bonheur du plus grand nombre. Ce critère présente en outre l'avantage d'être compatible avec toutes les positions touchant aux religions et d'être facilement applicable dans l'existence quotidienne des êtres humains.

La morale utilitariste est une morale complète, une morale efficace qui pourra rendre la vie vivable à tous car, elle étend sa sphère de moralité à toutes les espèces vivantes sentant de la création. Le sentiment social qui est naturel à l'homme est considéré comme une base solide de l'idéal utilitariste. Mill croit au vivre ensemble de tous les êtres vivants et le développement de l'altruisme est la seule solution pour y arriver. C'est les plus hautes vertus que l'homme doit cultiver pour favoriser l'épanouissement de tous dans la société.

Cependant, la vision utilitariste ne fait pas unanimité car, l'homme est par nature égoïste et c'est justement ce caractère enraciné dans sa nature humaine, qui freine et empêche le bon déroulement du projet utilitariste. Les utilitaristes en fondant la loi morale sur l'intérêt ont failli à leurs missions car, l'intérêt est essentiellement personnel. De plus, le plaisir qui est un élément central qui trace le chemin vers le bonheur, varie d'un individu à un autre. Ce qui fait mon plus grand plaisir peut être

nuisible à d'autres. Le bonheur est toujours relatif. C'est justement ce qui nous amène à considérer la vision utilitariste comme une chose difficile voire impossible à atteindre et par conséquent est considérée comme une illusion. Il faut noter que la loi morale doit avoir un caractère universel. Autrement dit, une loi qui est admise par tous les hommes.

Ainsi, la sympathie qui est le propre de l'homme et qui lui est naturelle est le sentiment qui est présent dans toute la société. C'est un sentiment qui ne varie pas peu importe l'âge, l'époque et même les pays. C'est un sentiment qui est universel. Même les animaux éprouvent de la sympathie pour leurs proches. Fonder ainsi la loi morale sous ce sentiment naturel à l'homme, serait un atout qui permettra de renforcer la morale utilitariste et qui lui permettra aussi d'échapper à certains critiques. Pour que la morale utilitariste soit une morale de référence, une morale fiable et sans faille, elle doit fonder la loi morale sur la sympathie et fait davantage la propagation de l'altruisme. Car c'est le développement de l'altruisme et de la sympathie au sein de la société qui rendra possible le vivre en commun de tous les individus en toute tranquillité.

Références bibliographiques

1- Les ouvrages principaux :

- BENTHAM Jérémy, 2011, *Introduction aux Principes de Morale et de Législation*, Paris, J.Vrin.
- MILL John Stuart, 2018, *L'utilitarisme*, Paris, GF Flammarion.

2- Les ouvrages secondaires :

- ALAIN, 1928, *Propos sur le bonheur*, Paris, Gallimard.
- ARISTOTE, 1992 *Ethique à Nicomaque*. Trad. J. Barthélémy St Hilaire, Librairie générale française, Paris, Vrin.
- DURKHEIM Émile, 1974, *L'Éducation morale*, Paris, PUF.
- ÉPICURE, 2009, *La lettre à Ménécée*, Paris, GF Flammarion.
- KANT Emmanuel, 2018, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Trad. Et notes Victor Delbos, Préface de Monique Castillo, Paris, LGF.
- MANDELA Nelson, 1995, *Un long chemin vers la liberté*, Paris, librairie Arthème fayard.
- MILL John Stuart, 1990, *De la liberté*, Paris, Gallimard.
- PLATON, 1954, *La République*, Trad. par R. BACCON, Paris,GF Flammarion.
- RAWLS John, 2009 *Théorie de la Justice*, Paris, Points.
- ROUSSEAU Jean Jacques, 2009, *Émile ou De l'éducation*, Paris, GF Flammarion.
- RUSS Jacqueline, *Dictionnaire de philosophie*, C. Badal-Leguil, Paris, Bordas ; nouvelle édition 2004.
- SMITH Adam, 2016, *Théorie des sentiments moraux*, Paris, Rivage Poche.

3- ARTICLES :

- ARNSPERGER Christian, 1998, « Engagement moral et optimisation individuelle », in : MAHIEU François-Régis. Et RAPOPORT H., *Altruisme, analyses économiques*. Paris : Economica.
- RAWLS John, 1985, « La théorie de la justice comme équité : une théorie politique et non pas métaphysique ». *Philosophy and Public Affairs*, vol. 14, n°3.

4- Les sites internet consultés :

- www.google.com consulté le 19/10/2021 à 9h
- www.culturesciences.fr. Consulté le 19/10/2021 à 10h
- www.festival-école de- la- vie- fr. Consulté le 02/11/2021 à 17h
- fr.m.wikipédia.org consulté le 10/10/2021 à 15h.
- www.neorizons-travel.com. consulté le 10/10/2021 à 16h

Table des matières

Sommaire 2
Remerciements 5
Résumé 6
Abstract 6
Introduction 7
Chapitre I : Présentation de l'auteur et clarification conceptuelle 8
I-1 Présentation de John Stuart Mill 8
I-1-1 Vie de John Stuart Mill 8
I-2 : Clarifications conceptuelles 10
I-2-1 L'Utilitarisme : 10
I-2-2 Le Bonheur 13
Chapitre II : John Stuart Mill et sa conception du bonheur 15
II-1. L'utilitarisme chez John Stuart Mill 15
II-1-1. Le bonheur comme fondement de la morale chez John Stuart Mill 15
II-1-2 L'exigence morale dans le bonheur chez John Stuart Mill 21
Il-2- La notion du bonheur : une lecture croisée entre Jeremy Bentham et John Stuart Mill. 25
Chapitre III : Portée et limites 27
III-1. Portée 27
III-2 Limites 32
CONCLUSION 38
Références bibliographiques 40
Table des matières 42